

Monsieur le Président,  
Chères Consœurs et Chers Confrères,  
Mesdames et Messieurs,  
Chers Amis,

C'est pour moi un grand honneur et une grande joie d'être reçu aujourd'hui comme membre titulaire au sein de l'Académie des sciences, belles lettres et arts de Savoie.

Vos suffrages, chères Consœurs et chers Confrères, ont estimé pouvoir m'accorder cet honneur, et je crois savoir que la bienveillance de l'ancien président Jean-Olivier Viout n'y est pas étrangère. Soyez assurés de ma gratitude et de mon désir de m'en montrer digne.

Même si je suis déjà membre de plusieurs sociétés savantes et auteur de différents ouvrages relatifs à l'histoire et au patrimoine de la Savoie, rien pourtant ne m'y prédisposait.

Certes, à l'école primaire, les leçons d'Histoire avaient été pour moi un ravissement, grâce aux tableaux didactiques insérés par l'instituteur dans un cadre en bois clair qu'il suspendait devant le tableau noir. J'ai beaucoup rêvé devant ces images naïves, vivement colorées, où l'on voyait Vercingétorix jetant ses armes aux pieds de César à Alésia, saint Louis rendant la justice sous un chêne à Vincennes, ou Jeanne d'Arc mourant sur son bûcher à Rouen...

Mais lorsque j'eus un véritable professeur d'Histoire, qui nous tournait le dos pendant la plus grande partie du cours, parce qu'il copiait au tableau, afin que nous le retranscrivions dans nos cahiers, le texte figurant dans notre rébarbatif manuel Malet et Isaac, l'Histoire perdit, pour moi, tout intérêt. Alors que le chahut régnait dans la classe, j'attendais avec impatience la sonnerie qui mettrait fin à cette heure d'ennui mortel.

Tout autre était le professeur de latin qui, en 6<sup>e</sup> et en 5<sup>e</sup>, nous enseignait cette langue morte comme une langue vivante. Dès les premiers cours, des phrases simples nous permettaient de nous exprimer en latin. L'élève pris d'un besoin naturel pressant levait le doigt pour demander : Licetne me exire ? M'est-il permis de sortir ?

Pour ce professeur, l'apprentissage de la langue latine était indissociable de la découverte de la civilisation romaine appréhendée par le biais de l'archéologie. Il avait abonné la classe à une modeste revue d'archéologie, ronéotypée, que publiait le Touring Club de France et que je dévorais avec passion.

Annecy connaissait alors un important essor démographique et une urbanisation rapide dans la plaine des Fins, là où s'étendait, dans l'Antiquité, le vicus de Boutae. Chaque coup de pelleuse mettait au jour des murs, des pavages, des canalisations, des tuiles, des poteries, ou des sépultures, autant de découvertes qui permettaient de faire vivre les cours de latin en leur donnant une illustration concrète.

Parfois, pas assez souvent à mon gré, nous enfourchions nos bicyclettes pour suivre notre professeur sur un chantier et la bourgade romaine se révélait à nos yeux fascinés. En fin de journée, mais surtout le samedi et le dimanche, lorsqu'il n'y avait plus d'ouvriers sur les chantiers, plusieurs d'entre nous s'improvisaient archéologues, sans considération de légalité ou de sécurité. La démarche n'avait rien de scientifique, mais relevait plutôt de la chasse au trésor. Chacun avait constitué sa collection de pesons de tisserand ou de poteries sigillées, dont nous identifions les fins reliefs du décor en nous référant à la précieuse revue du Touring Club. Elle nous révélait aussi les centres de production de cette belle céramique vernissée, comme les ateliers de Lezoux ou de la Graufesenque et nous permettait d'identifier les potiers dont le nom était estampillé sur cette vaisselle de table, de sorte que ces artisans, dont deux mille ans me séparaient, devenaient pour moi des êtres familiers.

Un jour, le professeur nous apporta en classe le livre de Charles Marteaux *Boutae, vicus gallo-romain*, un pavé de 500 pages publié en 1913 et devenu introuvable. Puis il nous révéla l'étude de Pierre Broise, *Annecy aux temps gallo-romains*, publiée dans le numéro 3 de la revue *Annesci*, la publication de la Société des Amis du Vieil Annecy. Je fis la demande à mes parents de me l'offrir comme cadeau de Noël.

Ayant désormais une assez bonne connaissance du vicus gallo-romain, je voulus savoir comment on était passé de Boutae à l'Annecy du XX<sup>e</sup> siècle et je découvris le vieil Annecy où je ne m'étais, pour ainsi dire, jamais aventuré, n'habitant pas dans sa proximité. Je fus fortement impressionné par le château et envoûté par le mystère des rues bordées d'arcades, dont les sombres maisons n'avaient pas encore été restaurées. Toujours sensible aux images je pris un plaisir, encore intact aujourd'hui, à scruter dans le moindre détail la gravure du *Theatrum Sabaudiae* représentant Annecy à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

Inutile de dire que la revue *Annesci* fut chaque année mon cadeau de Noël et que je devins un familier de la librairie Grandchamp, où le président des Amis du Vieil Annecy tenait un rayon de publications sur la Savoie d'une richesse inégalée. J'avais mis la main dans l'engrenage : je voulus tout savoir sur l'histoire

d'Annecy, ce qui me conduisit à découvrir l'histoire de la Savoie, laquelle me ramena à l'Histoire générale dont mes professeurs d'Histoire m'avaient si malencontreusement détourné.

Après avoir lu beaucoup de livres, j'en ai écrit quelques uns. Le dernier vient de paraître. Il s'agit d'une histoire de l'abbaye de Tamié que j'ai entreprise en réponse à une demande émanant de cette communauté cistercienne. L'iconographie, abondante, témoigne que mon approche de l'Histoire continue à s'appuyer sur l'image. Avant d'en venir au sujet que je vais développer dans mon discours de réception, je voudrais, Monsieur le Président, offrir cet ouvrage à l'Académie de Savoie pour lui témoigner modestement ma gratitude en ce moment solennel où elle m'accueille parmi ses membres titulaires.

Des Gallo-romains de Boutae aux Rodolphiens du royaume de Bourgogne, des comtes de Genève établis au château d'Annecy à la dynastie des Blanches-Mains régnant à Chambéry, puis à Turin, l'histoire de la Savoie m'a conduit jusqu'en Orient où un prince savoyard a été prisonnier des musulmans. Cette mésaventure a valu à l'héraldique de s'enrichir d'un blason où le croissant de l'islam est venu se poser sur la très chrétienne croix de Savoie.

Avant d'aborder cette histoire, qui doit intriguer ceux qui ne la connaissent pas, je voudrais évoquer brièvement le rôle que la maison de Savoie a joué en Orient et rappeler, tout d'abord, que sa place importante dans l'Histoire est inhérente à ses origines mêmes.

En 1032, le royaume de Bourgogne fut intégré au Saint-Empire romain germanique, lorsque le roi Rodolphe III, mort sans postérité, le légua à l'empereur Conrad II. Mais cela se fit, en grande partie, grâce à l'intervention du comte de Maurienne, Humbert, homme de confiance et proche parent de la reine Ermengarde : il sut tenir en échec ceux qui s'étaient coalisés contre l'empereur pour revendiquer l'héritage du roi Rodolphe.

La cause impériale ayant été soutenue efficacement par le comte Humbert, sa lignée lui resta fidèle et porta pour blason un écu d'or à l'aigle de sable, reflet de son allégeance au Saint-Empire.

Lorsque la riche et puissante Adélaïde, maîtresse de Suse, de Turin, d'Ivrée et de Pignerol, épousa un fils d'Humbert, le comte Odon, ce dernier put prendre pied en Piémont et jouer désormais le rôle, hautement stratégique et très lucratif, de portier des Alpes.

Leur fille Berthe s'éleva au plus haut rang de la société médiévale en devenant impératrice, par son mariage, en 1066, avec l'empereur Henri IV.

En 1115, Adélaïde de Savoie, porteuse du nom de son illustre aïeule, devint reine de France en épousant le roi Louis VI.

Quant à Mahault de Savoie, dont le prénom prit la forme de Mafalda en portugais, elle fut reine, elle aussi, par son union, en 1145, avec le roi Alphonse I<sup>er</sup> du Portugal.

En un siècle, la dynastie des Blanches Mains s'était imposée avec beaucoup d'éclat parmi les plus grands princes de la chrétienté occidentale. C'est à la faveur des croisades qu'elle s'aventura dans la Méditerranée orientale.

La participation d'Amédée II à la première croisade, bien que revendiquée par l'historiographie traditionnelle de la maison de Savoie, n'est pas du tout certaine. Le comte mourut en 1097, l'année où les croisés arrivaient devant Antioche, sans que l'on sache ni le jour, ni le lieu, ni les circonstances de son décès. Deux actes de donation semblent attester que son fils, Humbert II, aurait réellement pris la croix, mais il n'était pas à Jérusalem en 1099, lorsque les croisés s'emparèrent de la ville, retenu ou revenu en Savoie suite au décès de son père en 1097.

En ce qui concerne Amédée III, aucun doute quant à sa participation à la deuxième croisade, puisqu'il en commandait l'avant-garde. Mais il faut bien reconnaître qu'il y joua un rôle assez peu glorieux.

Par sa faute, en janvier 1148, les Turcs décimèrent les troupes du roi de France à la bataille de Laodicée : au mépris des ordres reçus, le comte de Maurienne avait négligé d'occuper les hauteurs du mont Cadmos pour couvrir le passage de l'armée.

La croisade avait perdu les trois quarts de ses effectifs lorsqu'elle prit la mer à Antalya pour rejoindre la Terre Sainte à Antioche. Pour sa part, Amédée III, malade, n'alla pas plus loin que Chypre, où il mourut à Nicosie, le 30 mars 1148 sans avoir jamais vu la Palestine.

Paradoxalement, c'est dans cette pitoyable croisade d'Amédée III que s'enracine la célèbre légende prétendant expliquer les origines de la croix de Savoie. Elle a été fixée au XV<sup>e</sup> siècle par le chroniqueur Jean d'Orville, dit Cabaret, mais elle n'a aucun fondement historique.

Selon Cabaret, lors d'une bataille navale devant Acre, Amédée aurait vaillamment affronté les Turcs. Pour que ceux-ci ne s'aperçoivent pas que le grand maître des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem avait été tué au combat, le comte en aurait revêtu la tunique rouge à croix blanche.

À la demande des hospitaliers eux-mêmes, l'empereur aurait accordé au comte de Maurienne et à ses descendants la faculté de porter désormais l'écu de gueules à la croix d'argent, posé sur le blason d'or à l'aigle de sable. Mais cette légende ne repose sur aucun fondement historique. La croix, tout comme l'aigle, est une référence au Saint-Empire, ainsi qu'en témoignent, par exemple, les armes de Vienne, la capitale du duché d'Autriche.

Le 8 novembre 1202, le comte Thomas I<sup>er</sup> s'embarqua à Venise pour la quatrième croisade, que le doge Enrico Dandolo détourna sur Zadar, afin de reconquérir cette possession vénitienne tombée aux mains des Hongrois. Les exactions commises contre cette ville chrétienne conduisirent le pape à excommunier les croisés, sanction qui incita le comte de Savoie à rentrer immédiatement dans ses États, de sorte qu'il ne prit aucune part au scandaleux pillage de Constantinople auquel se livrèrent les croisés le 9 avril 1204.

Quant au comte Amédée V, selon une légende répandue au XVI<sup>e</sup> siècle par l'écrivain Francesco Sansovino, et reprise par de nombreux historiographes, il aurait organisé une croisade en 1315. Sur des bateaux génois, il aurait conduit victorieusement une expédition destinée à secourir Rhodes assiégé par les Turcs.

Cette expédition, qui n'a pas existé, fut mise en relation avec la devise de l'ordre du Collier, fondé un demi-siècle plus tard par Amédée VI en 1364. Elle fut interprétée comme un acronyme. Au lieu d'y lire tout simplement *FERT* (*il supporte*), on y vit les initiales de la formule *Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit* (*sa bravoure a sauvé Rhodes*).

Si la croisade d'Amédée V à Rhodes n'est qu'une invention pour accroître la gloire de la maison de Savoie en lui attribuant des exploits imaginaires, en revanche, l'expédition que le comte Amédée VI organisa lui-même et conduisit seul, en 1366, fut une authentique prouesse.

Il se couvrit de gloire en délogeant les Turcs de Gallipoli, redonnant ainsi à Constantinople son ouverture sur la Méditerranée. Cette place forte, conquise par les Ottomans en 1354, verrouillait le détroit des Dardanelles, seul passage permettant à la capitale de l'Empire byzantin d'avoir accès à la Méditerranée.

En outre, Amédée s'empara de deux forteresses turques qui contrôlaient le Bosphore, rétablissant de la sorte la communication entre Constantinople et la mer Noire.

À l'improviste, le comte de Savoie eut à donner un nouvel objectif à son expédition : affronter le tsar des Bulgares, Ivan Alexandre, qui s'était emparé de l'Empereur byzantin Jean V Paléologue et le retenait prisonnier à Târnovo. Il parvint à obtenir sa libération, ainsi que la restitution de Sozopol et de Mésembrie, deux villes grecques de la mer Noire, récemment conquises par les Bulgares.

Enfin, désireux de mettre un terme au schisme entre catholiques et orthodoxes, Amédée VI convainquit l'Empereur byzantin de se convertir à la foi de l'Église latine. Il le fit venir à Rome, avec le patriarche de Constantinople, pour y faire sa soumission solennelle à l'autorité du pape. Mais cette conversion était personnelle et n'engageait pas l'Église orthodoxe grecque. À son retour à Constantinople, Jean V eut à affronter une violente réaction du clergé et des fidèles.

En définitive, la croisade du Comte Vert fut sans effets durables, car le règne chaotique de Jean V conduisit l'Empire à sa ruine. Ceci dit, elle marqua la première intervention significative de la maison de Savoie dans la Méditerranée orientale, en vue de contrer la progression de l'islam, tout en cherchant à y gagner un titre royal. Ce qui allait advenir un siècle plus tard, en 1462, lorsque la dynastie alpine hérita des droits sur les royaumes de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie. L'héritage devint effectif en 1487, à la mort de la reine de Chypre Charlotte de Lusignan.

Dès lors, le duc de Savoie put se prévaloir du titre d'Altesse Royale et Victor-Amédée I<sup>er</sup>, en 1632, en vint à adopter une couronne fermée, sur le modèle de celles des rois.

On comprend mieux la détermination avec laquelle Amédée VI s'était impliqué en Orient lorsqu'on veut bien considérer qu'une alliance matrimoniale entre les Savoie et les Paléologue avait fait de lui un prince grec par sa mère. Son père, le comte Aimon, avait épousé Yolande Paléologue, princesse issue d'une branche de la famille impériale byzantine régnant sur le marquisat de Montferrat depuis 1306. Par sa mère, le Comte Vert était l'arrière-petit-fils de l'Empereur Andronic II.

Mais il était aussi le cousin germain de l'Empereur Jean V, car celui-ci était à moitié savoyard par sa mère, Jeanne de Savoie, une sœur du comte Aimon. Elle avait épousé l'Empereur Andronic III et avait reçu le nom d'Anne lorsqu'elle

s'était convertie à la foi de l'Église orthodoxe. Impératrice d'Orient, cette princesse de la maison de Savoie, tante du Comte Vert, avait, devenue veuve, gouverné elle-même l'Empire en tant que régente, durant la minorité de son fils.

La politique méditerranéenne de la maison de Savoie fut affermie par Amédée VII, le Comte Rouge, lorsqu'il fit l'acquisition de Nice en 1388, donnant ainsi à ses États un accès direct à la mer.

En 1377, âgé de 17 ans, il avait épousé Bonne de Berry, fille du fastueux duc de Berry, deuxième frère du roi de France Charles V. À cette occasion, Amédée VI lui avait donné la Bresse en apanage. Laissant à Paris son épouse, qui n'avait pas encore 10 ans, le jeune comte de Bresse était allé s'établir à Bourg, où il tomba amoureux d'une certaine Françoise Arnaud dont il eut deux enfants, une fille, Jeanne, et un garçon, Humbert. La liaison cessa lorsque Bonne de Berry rejoignit son mari en Savoie, donnant naissance, en 1383, au futur Amédée VIII, qui était donc un demi-frère de Jeanne et d'Humbert.

Jeanne épousa un seigneur du Bugey, André de Glérens. Humbert, titré Grand Bâtard de Savoie, fut élevé avec son demi-frère Amédée et reçut une éducation très soignée, comme en témoigne, en 1394, l'achat, pour chacun des deux garçons, d'un exemplaire de l'*Isopet*, recueil des fables attribuées à Ésope.

Humbert devint un jeune prince ne manquant jamais une occasion de fêter un rude coup d'estoc ou de briser des lances, en quête de gloire chevaleresque. Une nouvelle croisade allait combler ses aspirations.

En Orient, les Ottomans avaient conquis la Thrace, asservissant la Bulgarie et la Serbie. Constantinople était cerné de tous côtés par les Turcs. L'Empereur Manuel II Paléologue sut convaincre le roi de Hongrie, Sigismond de Luxembourg, d'obtenir que le pape Boniface IX décrète une croisade.

La France envoya un millier d'hommes, commandés par le fils du duc de Bourgogne, Jean, à qui son intrépidité contre les Turcs vaudra le surnom de Jean sans Peur. Il était secondé par le maréchal de France, Jean Le Meingre, dit Boucicaut, tandis que l'amiral Jean de Vienne portait l'étendard de la Vierge.

Avant aussi répondu des soldats alsaciens, allemands, tchèques, valaques, ainsi que les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, venus de Rhodes sous le commandement du prieur d'Aquitaine, Philibert de Naillac, futur grand-maître de l'ordre.

La Savoie envoya 70 chevaliers et plusieurs écuyers commandés par le Bâtard Humbert qui n'avait pas encore 20 ans.

En juillet 1396, toutes ces troupes se réunirent à Buda pour entreprendre la descente de la vallée du Danube. Alors que Sigismond de Luxembourg prônait la sagesse et la prudence, les chevaliers français voulaient conquérir toute la Turquie et même la Perse ! L'armée se mit en route et s'empara tout d'abord de Vidin, en territoire bulgare, sur la rive sud du Danube, puis de Rachova dont les habitants furent emmenés comme prisonniers, malgré l'avis contraire de Sigismond.

Les croisés commirent l'imprudence de négliger une importante forteresse. Des messagers purent en sortir pour aller porter au sultan l'annonce de l'arrivée de l'armée chrétienne. Celle-ci était désormais sous les murs de Nicopolis, ville puissamment fortifiée, sur la rive droite du Danube.

Bajazet quitta précipitamment Constantinople, qu'il était en train d'assiéger, pour venir défendre Nicopolis. Les croisés n'avaient pas prévu l'arrivée du sultan qu'ils croyaient en Asie mineure, de l'autre côté du Bosphore. Cédant à l'affolement, ils se débarrassèrent des mille prisonniers de Rachova en les massacrant tous.

Devant Nicopolis, Bajazet fit planter des pieux inclinés vers l'armée adverse, en avant desquels, pour les masquer, il déploya ses archers à pied. Lorsque les croisés se présentèrent, les archers turcs reculèrent. Les chevaliers s'élancèrent à leur poursuite et leurs montures vinrent s'empaler sur ces pieux. Les chevaliers durent continuer la poursuite à pied, efficacement protégés des flèches ottomanes par leurs cuirasses, tandis que leurs adversaires subissaient de lourdes pertes.

Mais, en réalité, les croisés venaient de tomber dans un piège. Privés de leurs destriers, les chevaliers se retrouvèrent face à la cavalerie ottomane et à celle de son allié serbe, le prince Stefan Lazarevic, dont la fille Olivera avait épousé Bajazet, forces considérables que le sultan avait tenues en réserve, cachées derrière une colline. Ce fut un désastre qui entraîna l'anéantissement de la fine fleur de la chevalerie occidentale. Sigismond parvint à s'échapper avec l'aide de Philibert de Naillac, et put gagner les bouches du Danube d'où un bateau vénitien assura son retour.

Les croisés vaincus étaient désormais prisonniers du sultan qui fit mettre à mort quelque 3 000 chevaliers. Il en épargna seulement 24, les plus importants, en vue de négocier des rançons exorbitantes. Ils furent transférés en Anatolie, où mourut



Enguerrand de Coucy qui avait été blessé durant la bataille. Le connétable de France, Philippe d'Artois, y mourut lui aussi, mais de maladie.

Le duc de Bourgogne dut verser la somme fabuleuse de 100 000 florins pour obtenir la libération de son fils. Humbert de Savoie était du nombre des prisonniers épargnés. Il fallut six ans à son frère, Amédée VIII, pour réunir la rançon. Elle fut payée le 20 juillet 1402, alors que, le 5 août de l'année précédente, le jeune comte de Savoie avait déjà engagé une dépense importante en achetant Annecy et le comté de Genève aux Thoire-Villars.

À son retour, Humbert fut accueilli comme un héros à la cour de Chambéry. Amédée VIII lui donna, dès 1403, les seigneuries de Cudrefin et de Grandcour sur la rive sud du lac de Neuchâtel, celle de Bellerive au bord du lac de Morat, et celle de Cerlier au bord du lac de Biemme, territoire le plus septentrional des États de Savoie. En 1406, alors que le jeune prince avait tout juste 28 ans, s'y ajoutèrent les seigneuries de Montagny, la Molière et Corbières aux portes des possessions du comte de Gruyère.

En 1411, Sigismond de Luxembourg fut élu Empereur. Humbert, se rendit plusieurs fois à sa cour, notamment en 1414, pour négocier, en faveur de son frère, le titre de duc héréditaire du Saint-Empire. Inutile de dire que le Bâtard Humbert était aux premières places, au château de Chambéry, lors de la cérémonie du 19 février 1416, lorsque l'empereur posa la couronne ducale sur la tête d'Amédée.

Homme de confiance d'Amédée VIII, Humbert fut son représentant lors de l'ouverture du concile de Constance, convoqué par Sigismond et présidé par le cardinal annécien Jean de Brogny. Humbert fut souvent chargé de missions diplomatiques en France, à Avignon, à Milan, à Venise et à Ferrare.

En 1421, il devint seigneur d'Estavayer, où il s'installa provisoirement dans une demeure proche des remparts, en attendant de pouvoir acheter le château de Chenaux en 1432. Pendant une dizaine d'années, il le soumit à d'importants travaux pour en faire le siège de sa propre cour. Une cour exclusivement masculine, Humbert n'ayant jamais été marié.

Ce château avait été bâti, vers 1285-1290, par Pierre et Guillaume d'Estavayer, sur le modèle du célèbre carré savoyard, dont le château de Morges, par exemple, donne une parfaite illustration. Initialement, trois de ses angles étaient défendus par des tourelles en encorbellement, comme au château de Bulle. Le quatrième était fortifié par le donjon lui-même, grosse tour cylindrique s'élevant à plus de trente mètres, avec des murs atteignant trois mètres d'épaisseur. Ce donjon est toujours debout, tandis que deux des trois tourelles ont disparu.

Humbert dota l'entrée de son château d'un puissant châtelet. Il le fortifia du côté de la ville par la construction d'une tour carrée. Enfin, il remplaça les deux tourelles d'angle, du côté du lac, par deux grandes tours circulaires. Elles furent édifiées en brique par des maîtres carronniers piémontais à qui était due l'utilisation de ce matériau étranger à la Savoie, où la Maison Rouge de Conflans en donne un rare exemple. On rencontre aussi la brique à Vufflens, l'un des plus beaux châteaux savoyards, érigé par Henri de Colombier dans les années 1390.

Le Bâtard de Savoie fut le bienfaiteur des chanoines de l'église Saint-Laurent d'Estavayer, érigée de fait en collégiale, même si elle n'en eut jamais officiellement le titre.

Pour les dominicaines, établies à Estavayer depuis 1317, il fit reconstruire le chœur de leur église, y accolant sa chapelle funéraire, dédiée à la Sainte Trinité et fermée par une grille constituant un très beau travail de ferronnerie.

En fait, Humbert se fit construire trois chapelles funéraires pour accueillir sa dépouille mortelle en fonction du lieu où surviendrait son décès. Outre celle d'Estavayer, il en fit aménager une dans la cathédrale de Lausanne, dédiée à la Vierge, à sainte Anne et à toute la cour céleste, juste derrière le jubé, tout près de la chapelle où les pèlerins, au nombre annuel de 70 000 environ, venaient prier devant la statue miraculeuse de Notre-Dame de Lausanne. La statue en argent doré, le jubé et la chapelle du Bâtard de Savoie ont disparu suite à la Réforme protestante et aux restaurations du XIX<sup>e</sup> siècle.

La troisième chapelle funéraire d'Humbert, fondée en 1421, était à l'abbaye cistercienne d'Hautecombe. Il la fit construire contre le flanc nord de l'église abbatiale, communiquant avec elle par un arc s'ouvrant dans le bas-côté. En 1825, lors de la restauration entreprise par Charles-Félix, l'architecte Melano l'a remplacée par une chapelle du plus pur style néo-classique, couverte d'une coupole à caissons et dédiée au patron du roi, le martyr saint Félix dont la statue domine l'autel. Seul a subsisté le bénitier aux armes du Bâtard de Savoie, dont le souvenir a été conservé par une statue à son effigie, tandis que les vestiges de la statue originale étaient déposés dans la galerie septentrionale du cloître.

C'est dans sa chapelle de l'église des dominicaines d'Estavayer que fut enseveli Humbert, décédé au château de Chenaux le 14 octobre 1443.

D'une fidélité sans faille à son demi-frère, le Bâtard de Savoie fut toujours présent à Ripaille dans les moments déterminants de la vie d'Amédée VIII.

Leur père, le Comte Rouge, était mort tragiquement à Ripaille en 1391. Amédée voulut qu'une communauté religieuse prie pour lui sur le lieu-même de son décès. Après avoir transformé en monastère l'ancien château de sa grand-mère, Bonne de Bourbon, il signa l'acte de fondation du prieuré de Ripaille le 23 février 1410, en la présence d'Humbert. Il y établit 14 chanoines réguliers de Saint-Augustin qu'il fit venir de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune. Le prieuré fut dédié à la Vierge et à saint Maurice, patron de la dynastie. Humbert ne manqua pas d'être présent lorsque l'évêque de Genève vint en consacrer l'église.

Amédée VIII, après le décès de son épouse bien-aimée, Marie de Bourgogne, survenu le 8 octobre 1422, donna une nouvelle orientation à son existence. Il se retira à Ripaille, avec six compagnons, dans un château monastère à sept tours, dont quatre seulement ont subsisté. Il l'avait fait construire en vis-à-vis du prieuré des chanoines augustins.

Le dimanche 7 novembre 1434, Humbert était présent à Ripaille lorsque son frère institua l'ordre religieux des chevaliers de Saint-Maurice. Revêtu de la bure monacale, Amédée en serait le grand-maître. En cette circonstance, au cours d'une cérémonie très solennelle, il arma chevalier son fils Louis, fait prince de Piémont et lieutenant général du duché de Savoie. Son fils Philippe, fait comte de Genevois, fut également armé chevalier. De plus, il leur conféra l'ordre suprême du Collier, qu'il décerna aussi à son demi-frère Humbert qui était déjà chevalier de l'ordre du Dragon, créé en 1408 par Sigismond de Luxembourg.

Les nombreux séjours d'Humbert auprès de son frère à Ripaille le conduisirent à s'intéresser à la chapelle Saint-Bon de Thonon, qui était desservie par les augustins du prieuré. Il lui fit plusieurs donations, confirmées ensuite dans son testament.

Le 5 novembre 1439, Amédée VIII fut élu pape par le concile réuni à Bâle. Une délégation conduite par le Siennois Enea Silvio Piccolomini vint à Ripaille pour l'en informer et recueillir son acceptation. À Ripaille, en ce moment où il allait coiffer la tiare pour devenir Félix V, Amédée voulut témoigner son affection et sa gratitude envers Humbert en le faisant comte de Romont, le 6 décembre 1439.

Le château de Romont était dominé par un donjon très semblable à celui du château de Chenaux. Il avait été édifié vers 1250 par le comte de Savoie Amédée IV, dont le frère, Pierre de Savoie, avait doté Romont d'un autre château pour renforcer la défense de la colline. De ce deuxième château, seul a subsisté le donjon circulaire, connu de nos jours sous le nom de tour à Boyer.

Humbert de Savoie, malgré son titre de comte de Romont, ne fixa jamais sa résidence dans l'un ou l'autre de ces deux châteaux, leur préférant celui de Chenaux, à Estavayer, totalement remanié à son goût. Mais il ne manqua pas de faire bénéficier de ses largesses la collégiale de Romont qui conserve toujours un vitrail à ses armes.

Dans son apanage, il reconstruisit la petite église Saint-Théodule de Cudrefin, aux belles fenêtres gothiques, et dont le tabernacle était surmonté du monogramme du Christ. Il reconstruisit aussi la cure, entreprise dont il partagea les frais avec le curé de Cudrefin.

Partout où Humbert de Savoie est intervenu, ses armes en conservent le souvenir. À Cudrefin, elles sont sur la porte de la cure et dans le chœur de l'église, où elles apparaissent quatre fois, timbrant la retombée de chacun des arcs de la voûte.

Dans la chapelle funéraire d'Humbert, en l'église des dominicaines d'Estavayer, on voit ses armes sur les murs, sur les colonnes, sur la grille et, restituées dans une interprétation moderne, sur la pierre tombale du prince.

À Hautecombe, elles figurent à l'entrée de la chapelle Saint-Félix, sur le bénitier de l'ancienne chapelle du comte de Romont. On les voit sur les restes de sa statue dans le dépôt lapidaire du cloître, fidèlement recopiées sur l'écu et sur la tunique de la statue du XIX<sup>e</sup> siècle.

Elles sont aussi présentes sur un mur de l'église Saint-Laurent d'Estavayer et dans le vitrail de la chapelle Saint-Maurice qu'Humbert avait fondée dans la collégiale Notre-Dame de Romont.

Elles attestent son identité, *Humbert bâtard de Savoie*, sur l'empreinte de son sceau et sont dessinées sur un document, conservé aux Archives d'État de Fribourg, concernant Dompierre-le-Petit, une localité située entre Avenches et Payerne.

On les trouve même gravées sur les petits grelots des faucons que le prince utilisait pour la chasse au vol.

Les armes du Grand Bâtard de Savoie sont facilement identifiables grâce aux cinq croissants posés sur la croix de Savoie. En tant que bâtard, Humbert ne pouvait pas porter les armes de Savoie pleines. Il devait donc utiliser une brisure, laquelle, pour les bâtards, était traditionnellement une barre ou une cotice posée en barre, comme dans le blason du compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, Jean de Dunois, bâtard du duc d'Orléans.

L'idée que la barre était le signe obligé de la bâtardise a conduit certains à représenter les armes du comte de Romont avec une cotice brochant en barre sur la croix et les croissants, blason qui n'a jamais existé, comme en font foi les nombreuses représentations que le prince a laissées de ses armes. Au lieu d'une barre, Humbert de Savoie avait choisi comme brisure cinq croissants d'azur posés sur la croix d'argent, tout comme la branche bâtarde des Savoie-Arvillard prit comme brisure cinq tête de lion de sable sur la croix, et celle des Savoie-Raconigi cinq croisettes d'azur.

Mais pourquoi les croissants ? Ceux-ci, sans rapport avec l'Orient ni avec les croisades, contrairement à ce qui se dit parfois, jouent le même rôle que d'autres petites figures héraldiques, les étoiles, les besants ou les billettes, pour accompagner ou charger des pièces ou des partitions, comme on peut le voir dans de nombreux blasons, tel celui du chanoine Georges de Rolland, à l'église de Versonnex, celui de la famille de Loche sur un portail de Sallanches, ou celui des Reydet de Vulpillières dans la chapelle du château de la Pérolière à Cran-Gevrier.

La référence à la lutte contre l'islam, dont le croissant est le symbole, est le plus souvent une explication fantaisiste imaginée, bien après l'apparition du blason concerné, pour auréoler d'un prestige indiscutable les origines de son détenteur. Ainsi en est-il du croissant de la famille de Sales. Laissons la parole au marquis Costa de Beauregard : « Mathieu de Goussancourt et, après lui le *Pourpris Historique* et Nicolas d'Hauteville prétendent que Pierre de Sales accompagna en Orient le comte Amédée V et qu'il ajouta aux fascés salésiennes de ses armes le croissant et les étoiles en souvenir des prouesses qu'il fit au siège de Rhodes. Mais comme l'existence de ce Pierre de Sales n'est point démontrée et qu'il est reconnu aujourd'hui que l'expédition d'Amédée V est une invention des chroniques anciennes, nous pensons qu'il serait à propos d'expliquer autrement la présence du croissant et des étoiles sur l'écu de la maison de Sales. »

Contrairement à l'hypothétique Pierre de Sales, Humbert de Savoie a bien existé. Il a combattu contre l'islam et il a connu la captivité chez les Turcs. Dès lors, il devient plausible d'expliquer le choix de la brisure de ses armes comme une référence à l'islam. C'est le parti pris par plusieurs historiens.

Certains se réfèrent, en outre, à la mystérieuse devise de ce prince : A. LA. HAC, interprétée comme la transcription de *Allahu 'akbar* : Dieu le plus grand. Une lecture qui a conduit à l'hypothèse que le prince Humbert se serait converti à l'islam durant son séjour dans les geôles de Bajazet.

La lecture attentive de cette devise montre qu'elle est composée de trois mots : un point sépare le A initial des deux lettres LA, elles-mêmes séparées de HAC par un second point. Il en résulte qu'il n'est guère possible de lire les trois premières lettres comme la transcription de *Allah*. On ne peut pas y lire non plus le mot latin *Ala*, signifiant aile, ce qui donnerait à la devise le sens mystérieux de *Par cette aile*.

On constate toutefois que le C de HAC comporte une excroissance qui pourrait fort bien être une forme d'abréviation permettant d'ajouter BAR pour obtenir HACBAR, mais aussi tout autre suffixe. De sorte que l'on pourrait envisager également une devise en français faisant allusion à des prouesses guerrières en proclamant À LA HACHE ! Ce serait alors une référence à la légendaire histoire d'Amédée III massacrant à coups de hache l'amiral de la flotte turque devant Acre. À dire vrai l'hermétisme de cette devise semble devoir nous interdire à tout jamais de parvenir à en comprendre le sens.

Est-ce le croissant de l'islam qu'Humbert le Bâtard a posé sur la très chrétienne croix de Savoie ? Cela est fort possible, comme allusion à sa lutte contre l'islam et à sa captivité chez les Ottomans. Du reste, on remarque sur la tunique de sa statue à Hautecombe, que la croix porte six croissants, comme le nombre des années de sa captivité chez les musulmans.

Est-ce à dire pour autant qu'Humbert se serait converti à l'islam ? Du bouillant jeune homme ayant combattu les Turcs dans la vallée du Danube et subi six années de captivité en Anatolie, du membre de deux ordres prestigieux de la chevalerie chrétienne, du bâtisseur et bienfaiteur d'églises, du représentant de la Savoie au concile de Constance, du frère aîné et homme de confiance du pape Félix V, du prince reposant de son dernier sommeil sous la protection de la Sainte Trinité chez les dominicaines d'Estavayer, il nous semble bien hasardeux de penser qu'il était devenu en secret musulman.

Cudrefin, fort éloigné de Chambéry, ne vous est sans doute guère connu. Hautecombe, en revanche, vous est familier. À votre prochaine visite à la nécropole des comtes de Savoie, allez donc voir le bénitier de la chapelle Saint-Félix et souvenez-vous du pieux comte de Romont en contemplant sa statue sur laquelle la croix de Savoie porte les croissants de l'islam.